



DIMANCHE 25 AVRIL - 20H

Première Partie : Uri Caine Ensemble Plays Mozart

Uri Caine, piano
Jim Black, batterie
John Hebert, basse
Chris Speed, clarinette
Josefina Vergara, violon
Ralph Alessi, trompette
Nguyen Le, guitare

entracte

Seconde partie : Carla Bley « *The Lost Chords Find Paolo Fresu* »

Carla Bley, piano
Paolo Fresu, trompette
Andy Sheppard, saxophone
Billy Drummond, batterie
Steve Swallow, basse

Fin du concert vers 22h30.

Uri Caine, Carla Bley : la gomme et le crayon

Lui, c'est Mozart qu'il va butiner ; elle, ce sont ses propres compositions. Chacun d'eux pose une question dans son salon de musique. Ce sont des questions voisines, presque sœurs jumelles. Pour Uri Caine, « Comment réécrire pour le jazz ? ». Le second degré est induit par la question... Pour Carla Bley : « Comment écrire le jazz ? ». Avec elle, ça s'appelle attaquer en première main.

Dans les deux cas, il s'agit de mettre en lumière ce qui résiste au sens commun quand on évoque le jazz : on ne le clame pas assez haut et fort, mais dans cet art où l'improvisation est fondamentale, la qualité de la composition et de son « arrangement » est très souvent déterminante. C'est d'ailleurs ce qui explique que tout au long de l'histoire du jazz, quantité de formidables solistes n'ont jamais réussi à s'imposer comme leaders : ils devaient se faire inviter chez ceux qui savaient « écrire » pour disposer de rampes de lancement idéales.

Dans le cas de Carla Bley, ce serait carrément l'inverse : la pianiste, certes honorable, touchante même, n'arrive pas à la cheville de l'exceptionnelle compositrice et arrangeuse. Dans son cas, on pourrait même parler de *songwriter*, tant la plupart de ses mélodies peuvent se chanter à tue-tête. Et si elle proférait « *I hate to sing* », il y a vingt-cinq ans - c'est le titre de l'un de ses albums les plus savoureux -, n'y voyez qu'une malicieuse provocation, elle y excelle. On peut même la soupçonner de chanter du matin au soir, si l'on en juge par la gourmandise avec laquelle les jazzmen dont elle a été la muse - à commencer par son premier mari, le pianiste Paul Bley - ont mis le grappin sur ses compositions pour les faire danser sous leurs doigts. Ce qu'écrivit Carla Bley, quel que soit le format de ses ensembles, du duo au big band en passant par toutes les formules intermédiaires, ce sont de « petites mélodies » qui deviennent des standards intemporels. Parce que leur richesse harmonique est empreinte de cette ambiguïté qui relève du grand art : faussement jouées, un léger rictus au coin du sourire, l'œil amusé mais humide... Pour écrire, dans sa maison de Woodstock, au nord de New York, Carla Bley ne se sert que d'un crayon, à l'ancienne. Une ligne jetée sur la partition vierge entre deux phrases articulées au piano.

Pour *The Lost Chord Find Paolo Fresu*, il faut remonter au moins au printemps 1994 pour comprendre comment la matière a pris forme. À cette époque, le saxophoniste britannique avait déjà conquis un strapontin au sein du très

relevé big band de Carla Bley. Mais voilà que pour *Songs With Legs*, en trio avec le nouvel homme de sa vie, Steve Swallow, elle lui offre un fauteuil. Saxophone (ténor ou soprano, pour ne pas ronronner), basse et piano. Juste ce qu'il faut pour que ça chante. Fil à plomb rythmique avec Steve Swallow, cocon harmonique avec madame et le tour est joué. Ils feront d'ailleurs le tour du monde avec cette formule, ces trois-là. Deuxième étape neuf ans plus tard, à l'automne 2003. *The Lost Chords* (remarquez le pluriel des accords perdus) est né lorsque le trio s'adjoint le batteur Billy Drummond, pas un roulement plus haut que l'autre, mais un cadre luxueux où les trois larrons sont encore plus libres de jouer avec le fil du rasoir rythmique. Et quand, en 2007, Carla Bley s'attelle à un nouveau répertoire pour le groupe, elle ne peut s'empêcher d'entendre une trompette. « *Élégante et éloquente, enracinée et éthérée...* », selon ses termes. C'est Andy Sheppard qui lui a soufflé le nom du trompettiste sarde Paolo Fresu. Ni une, ni deux, à quelques jours d'entrer en studio dans le sud de la France, Carla invite Paolo Fresu à compléter le casting. Ce genre de « première rencontre » s'apparente à un pile ou face : tantôt elle génère un flop vite oublié, tantôt elle donne corps au rêve éveillé des affinités électives... Bingo en ce qui concerne Paolo Fresu : le son, le lyrisme, la grâce. Sa place naturelle était là.

À l'autre bout de la chaîne, celui par qui le scandale a failli arriver. Uri Caine est un iconoclaste, au sens premier du terme, un déranger d'images. On avait failli s'habituer à ce que chacun reste à sa place : les classiques dans la fosse, les jazzmen à la cave. Seulement voilà, quelques hurluberlus comme le new-yorkais Uri Caine, pianiste dynamiteur par vocation, se mettent à imaginer des couloirs secrets pour que, de la fosse à la cave, il n'y ait pas plus qu'une porte à pousser et la lumière à allumer. Comprenez : le garçon s'empare d'une partition classique, en gomme quelques passages, en passe d'autres au surligneur et confie le tout à un ensemble d'énergumènes biberonnés au jazz.

C'est en 1997 avec Gustav Mahler qu'il inaugure la série. Un triomphe qui lui vaut une haine tout aussi intense de la frange conservatrice de l'establishment classique. Suit Wagner, arrangé pour quatuor à cordes, accordéon et piano : il s'en va l'enregistrer sur la Place Saint-Marc de Venise au milieu de la foule ! Avec des rires d'enfants qui passent en guise de sel et poivre. Puis Schumann, Bach, Beethoven et Verdi... jusqu'à Mozart aujourd'hui. Sous l'apparence de la provocation, Uri Caine embrasse la musique à bras-le-corps, le plus sérieusement du monde. Loin de lui l'esprit blague de potache, comme Jacques Loussier en eut l'idée entre deux cours du Conservatoire pour ses « Play-Bach ». Chez Uri Caine, il faut d'abord lire une très humble (et décapante)

attitude de jazzman : le mot d'ordre est « re-création » ! Il s'agit de prendre ce répertoire comme un arrangeur d'abord, un improvisateur ensuite. Exactement comme d'autres s'emparent de George Gershwin, Cole Porter ou Michel Legrand : avec le désir d'en faire un terrain de jeu, d'imagination, d'inspiration. Le texte devient pré-texte. Sauf que là, on touche à la transgression. D'ordinaire, on ne se permet de dilater ces compositions qu'à doses homéopathiques par l'interprétation. Dans ce registre, l'interprète est un prêtre, l'arrangeur un dérangeur, l'improvisateur un intrus... Le jazz aime bien les ennemis publics.

Alex Dutilh

Et aussi...

SAMEDI 15 MAI 2010 - 20H

John McLaughlin & the 4th
Dimension

John McLaughlin, guitare
Etienne Mbappé, basse
Gary Husband, claviers et batterie
Mark Mondésir, batterie



Les partenaires média de la Salle Pleyel

